



La vie, la vie, beaucoup de parapluies

Écrit par Anthony Jauneaud le 11 mars 2014.

D'après un poème de Ian Hamilton Finlay proposé sur Twitter par

@Khamsou.

Carnet de 1976

6 août 1976.

Cher journal... je suis de nouveau célibataire.

J'ai oublié l'anniversaire de Laura pour la deuxième année consécutive et elle m'a fait comprendre, en refermant sur mon visage sa porte d'entrée, que je n'étais plus le bienvenue dans sa vie. Je suis resté bêtement sur son palier pendant quelques instants, j'ai cherché les bons mots à prononcer pour être pardonné ; rien n'est venu. Tu me connais, je ne suis pas un beau parleur, je ne suis pas un orateur hors pair. Je suis simplement Théophile Goudron, un mètre soixante-six de gentillesse et d'étourderie.

Je ne lui en veux pas. Je suis un idiot parfois, un sagouin sans doute. Je ne le fais pas exprès bien évidemment. Je ne suis que modestement galant et gentiment progressiste. Ma quête est celle d'un amour heureux et éternel. Ne te moque pas.

Malheureusement pour moi, je ne suis qu'un idiot. Et un sagouin.

9 août 1976.

À peine trois jours depuis la rupture avec Laura et je suis passé à autre chose. Enfin je pense. Je ne suis même plus sûr moi-même. J'ai pris quelques jours à la banque pour me changer les idées. Mon supérieur, ce tyrannique Jean-Loup Sabatier, m'a accordé ce congé du bout des lèvres, comme si c'était un sacrifice qu'il faisait. Je ne suis pas un bon employé, ni même un mauvais. J'ai la chance d'avoir un oncle qui travaille au-dessus de lui et qui aplanit toutes les bosses de mon existence.

Alors, pour passer le temps, je fréquente les salles obscures. Si le film m'ennuie, je tourne la tête vers les autres spectateurs et j'imagine ce qu'ils font là, en pleine après-midi, à regarder ces vieilles pellicules usées que le Quartier Latin nous refourgue. À force de vivre et de travailler dans l'arrondissement, j'ai appris à lire entre les lignes de la programmation. Si on a du Ford, c'est parce que les vacances scolaires approchent et que les gamins vont débarquer en masse ; s'ils passent du Hitchcock, c'est parce qu'on vient de donner aux retraités leur pension ; lorsque les veuves ont reçu la leur, on voit Clark Gable faire des demi-sourires forcés sur grand écran.

En sortant de la séance de quatorze heures, je me suis rendu

compte que, bien évidemment, j'avais oublié mon parapluie. Dehors, des torrents dévalaient Sainte-Geneviève. J'ai tourné un instant sous le petit auvent et lorsqu'un spectateur est sorti, j'ai bravé l'interdit et je suis retourné dans la salle. Mon parapluie était encore là, rangé sous mon siège.

Lorsque je me suis relevé, la salle s'est éteinte et le film suivant a commencé. Un film de 1932, mon année de naissance. En sortant, l'histoire de ce soldat français de la première guerre dévoré par la culpabilité avait marqué ma journée, plus fortement encore que les autres films. Je me suis réfugié dans un café où j'ai commandé un Picon-bière, histoire de digérer la tristesse qui m'avait envahie.

Il ne pleuvait plus et la vue que j'avais sur la rue était dégagée : un autobus passait tranquillement arrosant le trottoir d'eau de pluie lourde ; une vieille dame était tirée par son petit-fils, un enfant aux joues rouges et pressé de rejoindre le jardin du Collège de France ; une femme de mon âge à peu près, qui portait une longue robe légère malgré le froid et tenait au-dessus de sa tête un journal détrempé. Peut-être ne s'était-elle pas rendue compte que la pluie avait cessé alors j'ai toqué le verre. Elle s'est retournée, surprise. J'ai vu passer sur son visage un sourire amusé : elle venait à son tour de voir le ciel dégagé. Elle a pressé sa main sur la vitre du café puis a repris son chemin, ses bras couverts de bracelets et de bijoux clinquants, sans le moindre doute ramenés de

voyages à l'étranger.

Je te raconte ça, cher journal, parce que je l'ai suivie. Accidentellement, bien sûr. Je ne suis pas un pervers.

J'ai payé ma consommation et j'ai pris le chemin de mon petit studio mal agencé au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue des Ursulines. En gravissant Sainte-Geneviève, quelques gouttes se sont abattues sur mon visage et j'ai pris conscience que j'avais encore perdu mon parapluie quelque part. Il n'était pas au café (j'y suis retourné rapidement) mais bel et bien au cinéma, dans la salle. J'ai expliqué mon cas à l'ouvreuse qui m'a laissé entrer pendant la projection. Le plus discrètement au monde, j'ai glissé ma main sous le fauteuil où je m'étais assis et j'ai attrapé ce que je croyais être le manche de mon parapluie.

« Mais enfin ! »

Je me suis redressé, paniqué. Elle s'était levée.

« Mille excuses, ai-je chuchoté en retirant ma main de la cheville d'une femme dont je peinais à distinguer les traits.

– Ça va pas ! Vous êtes fou !

– J'ai simplement oublié mon parapluie.

– Le voilà votre maudit parapluie ! »

Elle m'a lancé mon cher et tendre ami, et je me suis éclipsé sans demander mon reste. Une fois à la caisse, j'ai entendu derrière moi des talons sur la moquette miteuse du cinéma et des bracelets, qui

s'entrechoquent doucement.

« Attendez ! »

Je me suis retourné ; c'était la femme au journal.

« Je suis désolée... Je vous avais pris pour un pervers.

– Il n'y a aucun problème. »

Un ange est passé, tranquillement. J'ai fait un geste de la main et je me suis éloigné.

10 août 1976.

Je pense encore à elle. J'ai été idiot. Journal, journal, j'ai été idiot. Je ne la reverrai jamais. J'imagine qu'elle est déjà loin, dans un autre pays, qu'elle a acheté de nouveaux bijoux, de nouvelles robes et qu'elle se prélassse sur le sable blanc, avec à ses côtés un... non dix amants !

Je regrette. Je n'oublierai jamais plus mon parapluie.

Carnet de 1982

2 février 1982.

Fête de départ de Sabatier hier. J'ai un peu trop bu. Quand il est parti, j'ai commencé à l'imiter. Malaise dans l'assistance.

Arrêter l'alcool.

5 février 1982.

Encore des journalistes devant l'immeuble. J'ai enfin compris qu'ils venaient pour l'ancien ministre, qui vit au troisième. Il a fallu qu'un journaliste me demande ce que je pensais que de la crise en Égypte pour percuter.

Sa femme est venue s'excuser hier soir. J'étais déjà en pyjama mais elle a insisté pour entrer. Elle m'a certifié que son mari était innocent et qu'il ne fallait pas écouter les ragots, que dans quelques jours, dans une semaine tout au plus, ces gratte-papier seraient loin d'ici, sur une autre

affaire. Elle répétait sans arrêt « sordide », qu'elle utilisait pour tout et n'importe quoi.

Je l'ai rassurée.

Complètement réveillé, je suis allé au café plus bas, vers le Quartier Latin. Vue sur la rue des Écoles, vue sur les autobus, vue sur les étudiants qui passent d'une soirée à une autre. Ils ont l'air si importants, si nécessaires alors qu'ils ne sont que des parasites. Inutiles, grouillants, bruyants, ils ont sans doute un intérêt qui m'échappe.

J'ai lu dans le journal que les araignées mangeaient des centaines de mouches et de moustiques par an, qu'elles étaient bénéfiques. Plus jamais je n'en écraserais une !

Si seulement je pouvais retrouver ce journal...

8 février 1982.

Je l'ai revue. Journal, journal, journal, je l'ai revue !

Je rentrais de la banque. Il devait être pas loin de dix-sept heures trente. La tête contre la porte du métro, j'attendais sans me plaindre qu'une place se libère. Entre les passagers, leurs jambes, leurs sacs, leurs bras et leurs journaux, je pouvais tout juste voir un parapluie, posé contre la porte du métro, et le bas du corps de sa propriétaire, qui lisait un roman à la couverture déchirée et usée, sans doute acheté pour une bouchée de pain au bouquiniste du coin.

Le wagon ne s'est pas vidé à l'arrêt suivant. Seule la femme s'est échappée, oubliant au passage son parapluie.

« Madame !? »

Aucune réaction ; elle a continué son chemin. J'ai demandé au passager de me donner son parapluie et je l'ai suivie. Les gens autour de moi n'ont pas bougé, avec toujours cette peur au fond des yeux, celle que l'on retrouve dans tous les métros ou les autobus du monde et qui semble dire « pourquoi je me suis mis à cette place, cet homme est fou ».

Dans le couloir, elle fendait la foule, toujours concentrée sur son livre et j'ai péniblement remonté le courant avant de poser ma main sur son épaule.

« Madame... »

Elle s'est retournée, vaguement embêtée par la distraction, une somnambule réveillée.

« Votre parapluie. »

C'était la jeune femme du café et du cinéma. Elle, et aucune autre. Il y avait encore sur ses doigts des bagues épaisses et des pierres semi-précieuses ; le long de ses bras, glissaient des bracelets en cuivre et en or, qui tintaient doucement pour ne pas nous réveiller.

Je m'emporte, je m'emporte. Mais est-ce que tu t'en rends compte ?

« Merci. »

Et elle s'est éloignée. Je n'ai pas bougé.

13 février 1982.

Je me déteste. Une semaine à me morfondre sur mon sort, à me détester, à crier de rage. Je suis un plouc, une merde. Cinquante balais, célibataire, directeur adjoint de banque, j'oublie mon parapluie partout, je suis un idiot et un sagouin.

Carnet de 2007

19 novembre 2007.

J'ai passé deux heures à attendre mon bagage. La douanière m'a expliqué que ça ne servait à rien.

20 novembre 2007.

Je regrette d'être rentré. Il faisait si chaud à Madagascar. Il faisait bon, la vie était douce. L'immeuble n'a pas changé. Le vieux ministre est mort et sa femme est venue m'en parler pendant de longues heures. Je la sens... trop accueillante, chaleureuse alors que nous ne nous connaissons même pas.

Changer d'appartement ?

22 novembre 2007.

Ma valise est enfin arrivée à l'appartement. Le livreur l'a laissée à la

concierge et pèse une tonne. Plus la force de la porter.

Entre les vêtements, j'ai caché quelques boîtes de conserve de romazava et des bières de là-bas. J'ai fait du riz et j'ai mangé le tout à quinze heures, en sirotant au goulot leur boisson nationale. Ça n'a pas beaucoup de goût, ça se boit vite, c'est rafraîchissant ; sans doute autant qu'un verre d'eau en fait.

Je ne préfère pas y penser.

28 novembre 2007.

Troisième jour de pluie sur Paris. Sainte-Genève est une source d'où coule cent torrents et cent rivières. Je les traverse tous les jours pour aller au cinéma. Je vois des films de nouveau ou à nouveau, peu importe, ce sont les mêmes, encore et toujours. Gable. Hitchcock. Ford.

Je glisse parfois avec moi une petite bière de Madagascar. Je pense à mon ami Lucien, sa belle baraque au bord de la mer, sa nouvelle femme qui a le tiers de son âge. Je ne peux pas supporter la prostitution là-bas, la pauvreté, les rapports dérangeants avec les Malgaches. C'est aussi pour ça que je suis parti sans prévenir. Je préfère l'anonymat de Paris. Je ne suis personne ici.

29 novembre 2007.

Revu ce film de Lubitsch, *Broken Lullaby*. Toujours aussi beau. Je

suis sorti, j'ai enjambé la tempête du caniveau et j'ai pris un petit Picon-bière, comme à l'époque, au même café de la rue des Écoles.

Pas envie de décrire.

Pas envie de parler du temps qui passe. Pas envie de pleurer les papiers peints arrachés et les autobus remplacés. Pas envie de détester les étudiants qui changent de soirée, les cheveux en pagaille, les vestes de loubards, les pantalons trop serrés ; ce sont les mêmes. Je crois.

30 novembre 2007.

Pris le métro pour aller voir la femme de Sabatier. Il vient de mourir, un cancer foudroyant qui ne lui a laissé aucune chance. Il a visiblement parlé de moi dans les derniers jours, il voulait me dire quelque chose. Le temps que je me décide, il était déjà parti.

Oublié mon parapluie en revenant.

1er décembre 2007.

Je l'ai revue. La même femme, la même personne. Bracelets, bagues, cheveux, robes larges, sourire amusé. Je faisais la queue au guichet de la RATP pour récupérer mon parapluie quand j'ai aperçu son visage dans le reflet de la vitre. J'ai tourné la tête trois fois pour être sûr.

« Excusez-moi... N'auriez-vous pas perdu votre parapluie dans une salle de cinéma ? »

Elle m'a posé la question avec un petit rire caché dans la gorge, qui ronronnait et qui tournicotait sans vouloir sortir.

« Et vous m'aviez pris la cheville ? Dans ce cinéma du cinquième... »

Je n'ai pas osé répondre.

« Désolé, j'ai dû me tromper. »

Elle a fait demi-tour sur ses talons et j'ai touché son épaule. Mes doigts ont frôlé le tissu, elle s'est retournée. J'ai bafouillé :

« Non. C'était bien moi. »

14 décembre 2007.

Quatrième rendez-vous avec Hélène.

Quatrième moment de calme et de paix. Pas grand-chose à te raconter, journal, à part la présence de bougies et d'un petit orchestre de jazz qui jouait des airs vaguement connus. Elle ne voyage plus depuis la mort de son mari. Elle préfère s'occuper de ses petits-enfants. Je lui prends la main sous la table et on se regarde longuement.

17 décembre 2007.

Hélène part quelques jours chez sa fille pour Noël. Je vais rester seul à Paris. Il ne pleut plus. Il ne neige plus. Qu'est-ce que cette vie me paraît ennuyeuse sans elle.

Déménager ?

24 décembre 2007.

Hélène m'a demandé de venir avec elle pour Noël. Elle ne veut pas rester seule. Elle m'a présenté à sa famille, des gens plutôt charmants et étrangement heureux de me voir. À peine arrivés, nous avons dîné tous ensemble, sans chichi. Je suis coincé entre un adolescent renfrogné et une petite fille qui me demande plusieurs fois si j'ai plus cent ans. Je reste poli, je lui explique que c'est difficile de vivre plus de cent ans.

Nous ouvrons les cadeaux. Je crois n'avoir jamais fêté Noël avec des enfants. J'évite le sujet quand il est ramené sur la table, j'ai peur de passer pour un fou ou un ermite. Je ne suis ni l'un, ni l'autre. À la rigueur un sagouin.

J'aide Hélène à débarrasser et dans la cuisine, nous échangeons un baiser, les mains desséchées par le savon et l'eau chaude.

14 janvier 2008.

Cher journal, je pourrais te raconter mes aventures avec la bague de fiançailles que j'ai offerte à Hélène, comment j'ai passé plusieurs jours à tourner autour d'un modèle en particulier, en or blanc, pour finalement me rabattre sur quelque chose d'un peu plus fou, comment j'ai réservé dans un restaurant, pour finalement l'inviter dans un autre

après avoir perdu l'adresse, comment j'ai finalement oublié la bague à la maison et qu'elle ne l'a reçue que tard le soir, après une nuit... torride ?

Cher journal, nous allons nous marier.

Carnet de 2010

20 juillet 2010.

Sabine et les garçons sont venus à Paris pour l'enterrement. Il pleuvait des cordes mais ce n'était pas bien grave. Les enterrements ne sont pas faits pour être heureux ou lumineux, ils sont faits pour être des moments marquants, qui restent gravés dans les mémoires. J'imaginai sans peine les torrents de Sainte-Geneviève ; ici la pluie forme des lacs, calmes et paisibles.

Parce que son ex-mari était un homme dur et égoïste, ils ont accepté ma demande et Hélène est dans le caveau de ma famille où j'irais (bientôt ?) la rejoindre.

Sitôt marié, sitôt veuf.

Sitôt heureux, sitôt triste.

Tout le monde m'a laissé quelques minutes que j'ai passé avec les doigts sur la pierre tombale.

En partant, un bout de poème résonnait dans ma tête, quelques phrases sans queue ni tête. Il manquait une rime, il manquait un pied. Arrivé aux grilles du cimetière, j'ai regardé autour de moi les gens dans la rue, abrités sous des parapluies noirs, gris, colorés, lourds, larges, petits, étroits.

J'avais bien évidemment oublié le mien là-bas, contre sa pierre.

FIN

À propos de Mâche Fiction : L'idée derrière Mâche Fiction est de concevoir un espace où partager avec les lecteurs. Le matin, nous vous demandons sur Twitter un mot, une histoire ou un thème, et le soir, vous avez une histoire. Simple, non ?

À propos de l'auteur : Anthony Jauneaud est auteur, *narrative designer* pour le jeu vidéo, et scénariste pour la télévision. Il a notamment travaillé chez Ubisoft.

Sinon il y a [Monkey Moon](#) où il est designer, [Merlanfrit](#) où il parle jeux vidéo et d'autres choses à retrouver sur [son site](#).

Retrouvez d'autres fictions sur le site de [Mâche Fiction](#).

Suivez-nous [@machefiction](#) sur Twitter, contactez-nous par [mail](#).